

CARNET D'INTENTIONS

EXPOSITION

12.09.2023 >
17.02.2024

MÉDIATHÈQUE CHARLES NÈGRE



SOMMAIRE

Édito	3
Préface	4
Introduction	5
Commissariat et remerciements	6
Laurence Aeillon et Kitty Shpirer	8
Anne-Sophie Atek	14
Armelle Blary	16
Léa Doussière	20
Solen Drake	24
Coline Ramonet-Bonis	26
Isabelle Varlet	30
Silvia Vendramel	36
Scenocosme	39

ÉDITO

Chers passionnés d'art et de littérature,

C'est avec une immense joie que les équipes de la Médiathèque Charles Nègre proposent au public une exposition d'envergure qui célèbre la fusion magique entre les mots et les couleurs, entre la prose et la création plastique. Ovide, poète de l'Antiquité romaine, a offert au monde un trésor littéraire inestimable avec son chef-d'œuvre *Les Métamorphoses*, traduit en 2017 par Marie COSNAY.

Dans ces vers enchanteurs, il nous transporte au cœur des mythes et des légendes, explorant les transformations étonnantes qui ont façonné l'univers et les êtres qui le peuplent. Ses mots sonnent comme une injonction à rêver, à réfléchir sur la nature humaine, sur l'amour, la passion, la vengeance, et sur l'inéluctable passage du temps.

À travers une exposition collective, les artistes portent un regard contemporain sur le thème intemporel des métamorphoses. Chaque œuvre présentée est une invitation à la contemplation, à la découverte, à la réflexion... Laissez-vous guider à travers un voyage sensoriel inédit et envoûtant, où l'imaginaire se mêle à la créativité, où les changements prennent vie sous des formes inattendues. Que cette expérience vous enchante, vous inspire et vous transforme, tout comme *Les Métamorphoses* d'Ovide l'ont fait depuis des siècles.

Belle exposition à toutes et à tous.

Jérôme VIAUD
Maire de Grasse

PRÉFACE

Qu'est-ce qu'une métamorphose ? Ovide n'en donne qu'une définition très simple, en un vers qui commence son long poème éponyme, lorsqu'il explique son projet : « Je veux dire les formes changées en nouveaux / corps. »

Mais qu'en est-il de la première forme ? Elle, ou son souvenir, résident-ils quelque part ? Qu'en est-il du nouveau corps ?

Les histoires déployées dans les quinze livres des « Métamorphoses » donnent des réponses différentes. Les métamorphoses sont plurielles. Daphné fuit dans une nouvelle forme, végétale, son premier corps, qu'Apollon cherchait à violer. Lycaon, cet homme impie, arcadien, a tendu un piège à Jupiter : il a voulu lui donner à manger de l'homme. Jupiter, qui est dieu, a tout deviné et va confirmer Lycaon dans la violence initiée. Il va jusqu'au bout : il le transforme en bête. Les poils poussent, les bras deviennent des jambes. Lycaon devient loup. Mais Lycaon, en grec qui, si ce n'est pas la langue des romains lisant Ovide, est la langue littéraire d'origine, signifie le loup. Comme Daphné, le laurier. Le nouveau corps était-il déjà là, dans la première forme ? Tresse végétale ou cruel tyran ?

Ne devient-on que ce qu'on était ?

Pensons au philosophe Pythagore, à qui Ovide donne une parole libre, au tout dernier livre de son œuvre : les bœufs qui travaillent dans les champs et les veaux que nous mangeons sont des formes transformées. Qui sait, peut-être jadis ont-ils été humains ? Pour cette raison, nous dit Ovide-Pythagore, nous ne les mangerons pas, afin de ne pas reproduire la cruauté de Lycaon, le cannibale du premier livre.

Cela signifierait qu'il y a une entité, immobile, inamovible, une sorte d'âme, une vérité de l'être, qui prendrait des formes aléatoires, au fur et à mesure des âges ? Cela signifierait qu'il y a des catégories hiérarchisées, dieux, hommes, bêtes, végétaux ? Ce qui a commencé comme un livre de la différence, du mouvement, du changement perpétuel pourrait suggérer que ce qui est était ? Que les classes d'individus sont fermées sur elles-mêmes ?

Dans un livre qui déploie le plaisir des transformations quasi infinies, c'est toute la difficulté d'Ovide de nous laisser libres de penser le paradoxe.

Marie COSNAY, marraine de l'exposition

INTRODUCTION

MÉTAMORPHOSES est une lecture croisée entre littératures, savoirs et créations artistiques pour dire un monde en perpétuel changement. Les artistes s'inscrivent dans cette perspective d'élargissement des explorations artistiques et réinventent le monde, le merveilleux, le temps qui passe, les bouleversements des écosystèmes, la résilience ou encore l'adaptation.

L'INTENTION DE LA MÉDIATHÈQUE

Un appel à candidatures a ainsi été lancé en mai 2023 et proposait aux candidats différentes orientations et pistes de réflexion autour des métamorphoses du vivant, du moi et de la matière.

Les métamorphoses du vivant sont celles des insectes et des végétaux principalement. Elles peuvent également concerner les amphibiens, crustacés et certains poissons. Certains ouvrages tels que ceux de Jules MICHELET, de J.W. GOETHE, de l'entomologiste Jean-Henri FABRE, d'Yves LE FLOCH'SOY ainsi que ceux d'Emmanuele COCCIA et de Roger CAILLOIS « Les masques de la peur chez les insectes » pouvaient servir de référence.

Les métamorphoses du moi accaparent quant à elles toute notre existence. On va alors chercher à maîtriser ce moi, à le conduire, à le subir mais aussi à le déconstruire pour mieux le comprendre (Vladimir JANKÉLÉVICH) ou l'interpeller (Edgar MORIN). Les littératures n'ont cessé de l'explorer (Franz KAFKA), le tordre (Edgar Allan POE), le poursuivre et même avec terreur (Howard Phillips LOVECRAFT).

Les métamorphoses de la matière opérées par la nature et le temps renvoient au métamorphisme (transformation de la roche qui subit températures, pressions, cristallisations) et la métamorphose du corps physique travaillé telle une matière. Les grandes questions de ce XXI^{ème} siècle se posent alors : fuir ou s'adapter, transformer ou taire sa langue, échapper ou s'effacer, ou encore espérer contrôler des métamorphoses initiés par les sciences et les techniques. Des questions soulevées par Alain de VULPIAN, Enki BILAL et Catherine MALABOU. Un « marteau sans maître » ? Homo sapiens, vers quelle humanité ?

Tous les extraits de l'exposition sont issus de l'ouvrage *Les Métamorphoses* d'Ovide, traduit du latin par Marie COSNAY et publié aux éditions de l'Ogre en 2017. Professeure de lettres classiques, écrivaine, traductrice et militante engagée dans la cause des déplacements de populations, Marie COSNAY est marraine de l'exposition. Les métamorphoses font partie intégrante de sa vie et en constituent son œuvre. Son écriture à la fois poétique et puissante nous plonge dans les abîmes de ces vies déçues, amenées à se reconstruire.

À travers ce carnet d'intentions, les artistes et Marie COSNAY nous livrent leur regard et leurs inspirations personnelles au fil des œuvres et de l'exposition. Ils nous transportent dans cette épopée et nous révèlent Ovide comme personne d'autre.

COMMISSARIAT

Marie COSNAY

CHARGÉES DE L'EXPOSITION

Claire BONTEMPS, Élodie BARON

ARTISTES

Laurence AEILLON, Anne-Sophie ATEK, Armelle BLARY, Léa DOUSSIÈRE, Solen DRAKE, Coline RAMONET-BONIS, Scenocosme, Kitty SHPIRER, Isabelle VARLET, Silvia VENDRAMEL

REMERCIEMENTS

Nous adressons nos plus vifs remerciements à Marie COSNAY, marraine de l'exposition, ainsi qu'aux artistes.

Nous remercions également pour leur collaboration et contribution les bibliothécaires de la Médiathèque Charles Nègre ainsi que toute l'équipe du réseau des Bibliothèque & Médiathèques de la ville de Grasse.

Laurence AELLION Kitty SHPIRER

ROUGE MARINE : étreinte parfumée de l'écume de plastique

50 x 250 cm, 2023

Sacs filets plastique rouge, composition olfactive

Laurence AELLION est plasticienne du rebut. Plasticienne autodidacte, elle a consacré quinze années à l'exploration créative, avec une passion marquée pour la transmission auprès des enfants, au travers d'ateliers artistiques. Son parcours l'a conduite vers une fascination pour les rebuts de plastique, qu'elle a érigés en matériau privilégié depuis près d'une décennie. Au fil de ses investigations, elle a élaboré progressivement son propre langage plastique distinctif, mettant en avant le thème évocateur de la mer.

Son travail artistique a été présenté au sein de divers événements en Île-de-France, où elle a pu partager sa vision avec un public varié.

En 2022, elle rencontre Orlan, lors de l'avant-première d'une nouvelle foire d'art contemporain à Argenteuil. Cette rencontre a été un moment significatif où elle a pu échanger avec l'artiste renommée sur ses propres travaux. Ces échanges renforçant sa confiance dans sa recherche et sa démarche créative.

En 2023, elle a franchi une étape majeure en exposant individuellement. Cette exposition nommée « Immarcescible » fait référence à sa série de sculptures présentées sous cloches d'antiquaires. Son travail est notamment exposé à Liège, au Musée de La Vie Wallone jusqu'à la fin de l'année au sein d'une exposition nommée « Ordures ».

Kitty SHPIRER est une créatrice de parfums indépendante, avec plus de quinze ans de parcours olfactif professionnel et artistique.

Titulaire d'une Licence en Histoire de l'Art et diplômée de l'École Supérieure de Parfumerie à Grasse (GIP), Kitty lance sa propre marque en 2009, Bissoumine, avec une ligne de dix parfums développés et commercialisés sur dix ans - des parfums exclusifs et originaux, inspirés par l'art et les émotions.

Son parcours est marqué par une constante recherche multidisciplinaire, où l'olfactif rencontre d'autres médias artistiques, pour créer des expériences multisensorielles uniques.

Elle a collaboré avec des artistes de renommée internationale, comme le peintre américain NALL et le contreténor Andreas Scholl, mais aussi avec des artisans des métiers du goût et de la gastronomie, comme le chocolatier (Meilleur Ouvrier de France) Christian Camprini et le chef Yves Terrillon de « La cuisine des fleurs ».

Kitty est membre du Comité d'Administration de l'Association du Patrimoine Vivant du Pays de Grasse (Patrimoine Immatériel de l'Humanité de l'UNESCO).

Depuis 2020, elle est parfumeuse indépendante, et travaille à des projets créatifs pluridisciplinaires innovants, comme des spectacles de lecture musicale parfumée.

En 2023, elle collabore avec l'écrivain Ismaël Jude sur la « Psychanalyse des fleurs » - Dispositif littéraire et olfactif qui donnera lieu à trois expositions à succès : Villa St Hilaire à Grasse, École des Beaux-Arts à Paris et Espace de l'Art Concret à Mouans-Sartoux.

Pour cette exposition, un duo entre nos deux approches artistiques est né. Notre création évoque une union entre l'art visuel et la poésie olfactive. Lors de nos recherches, le travail plastique, centré sur la transformation des rebuts en coraux a trouvé un écho dans la création de parfums, où différentes composantes brutes se transforment en réminiscences de souvenirs et évocations de situations vécues. Ensemble, nous explorons le concept de métamorphose : la métamorphose visuelle des matériaux négligés en œuvre d'art, et la métamorphose olfactive des matières primaires en invitation à l'expérience multisensorielle. Cette œuvre invite les visiteurs à plonger au cœur de l'expérience. Les formes, les couleurs et les textures dialoguent avec les notes olfactives soigneusement élaborées, créant ainsi un échange vibrant entre les sens. La couleur rouge vif a trouvé son écho dans l'essence de géranium rosat. Cette fleur pousse dans l'île de la Réunion, la patrie de Laurence. Son odeur : fleurie, marine, verte, fraîche, aromatique, s'accorde parfaitement avec les différentes facettes que nous avons choisi d'aborder dans le parfum.

En présentant cette œuvre conjointe au sein de cette exposition, nous souhaitons partager une réflexion sur les multiples façons dont la transformation peut être perçue et vécue. Notre collaboration veut transcender les frontières artistiques traditionnelles, afin d'offrir une immersion multisensorielle qui célèbre la puissance de la métamorphose dans la vie, au travers de la transformation de déchets inutiles en œuvre d'art vivante et vivifiante. L'œuvre d'art fait appel à nos sens et en particulier, l'olfaction touche le plus profond en nous : les souvenirs et les émotions. Les deux s'unifient pour offrir une expérience immersive complète, une harmonie des sens...

Laurence AELLION et Kitty SHPIRER

L'inspiration pour la création de cette fragrance est née d'une scène spécifique que Laurence m'a décrite en répondant à ma question sur l'origine de ce projet :

Nous sommes sur l'île de la Réunion, un marché multicolore est installé sur le bord de mer. Des sacs plastiques rouges s'envolent vers la mer et personne ne se soucie de les ramasser. Ils voguent de plus en plus loin vers le large bleu marine... On imagine alors que tous ces déchets vont être rejetés sur la plage à la prochaine tempête.

J'ai eu envie d'évoquer les odeurs de l'océan après l'orage ; les notes marines, minérales, animales, l'odeur des algues. Et puis j'ai ajouté ce que m'évoque cette œuvre magnifique et la personnalité de Laurence : le géranium, la douceur et la féminité.

Kitty SHPIRER

Quand Hadès enlève la fille de Cérès, que celle-ci cherchera longuement, Cyané joue sa vie à protester. Pour enlever Proserpine, il faut passer par le Styx. Pour aller l'y chercher, aussi.

L'histoire est la suivante, au livre V, vers 409 et suivants, Cyané, près d'Aréthuse, à Pise, se dresse contre Hadès. Elle tente d'empêcher l'enlèvement. Hadès furieux la transforme en eau de lac. Le lac saigne du sang de ses veines. Le sang est aussi la couleur du signe de la virginité enlevée de force à la fille de Cérès, comme aux autres jeunes filles. Des fleurs, comme souvenir de la chaîne de femmes courageuses qui se sont levées ici, pour que violence ne soit pas faite à l'une d'elles.

Ajoutons que Cyané le dit : elle aussi, elle a été courtisée, emportée. Quand Cérès s'approchera du lac qu'est devenu Cyané, celle-ci ne pourra plus parler, mais montrera la ceinture que Proserpine a perdu par là. Je crois qu'on peut deviner la ceinture dans l'œuvre de Laurence Aellion. Et puis cette chaîne de femmes prête à perdre beaucoup par solidarité ne s'arrête pas là : bientôt, c'est Aréthuse qui va parler. Elle parle en étrangère. Elle propose l'apaisement, au nom de la royauté accordée à Proserpine. Le rouge est aussi la couleur de la richesse.

Marie COSNAY



Photo © Laurence AELLION

*« Il y a un endroit, entre Cyané et Aréthuse de Pise,
qui serre et ferme entre ses bras étroits une plaine d'eau.
Ici était Cyané, on a donné son nom au lac,
la plus célèbre des nymphes de la Sicile.
Du fond du gouffre elle s'est dressée jusqu'au ventre
et a reconnu la déesse : « Vous n'irez pas plus loin, dit-elle,
tu ne peux pas être le gendre de Cérès sans son accord ; il faut demander,
pas prendre. Si je peux comparer de petites choses
aux grandes, moi aussi Anapis m'a aimée.
Il m'a suppliée, pas terrorisée comme tu as fait, et je l'ai épousé. »
Elle dit. Des deux côtés elle tend les bras
et empêche. Le fils de Saturne ne retient plus sa colère,
il excite ses terribles chevaux et dans les profondeurs du gouffre
il brandit son sceptre royal, d'un bras fort,
et le plante. La terre frappée fraie une voie vers le Tartare
et reçoit au milieu du cratère le char qui dégingole.
Cyané, triste de l'enlèvement de la déesse, méprisée dans
son droit et le droit de sa source, reçoit dans le cœur
une inguérissable blessure, muette se consume de larmes.
Elle a été autrefois leur grande déesse et en elles, les eaux,
elle s'amincit. Tu peux voir ses membres mollir,
ses os fléchir, ses ongles quitter leur dureté.
De tout le corps, ce qui se liquéfie d'abord, c'est le plus menu :
les cheveux de ciel, les doigts, les cuisses, les pieds ;
le passage en eaux gelées pour les membres maigres
est bref ; après ça, les épaules, le dos, le flanc
et la poitrine s'en vont en fins ruisseaux, elle est exténuée,
au lieu d'un sang vif dans ses veines défaites
coule un suc, ne reste rien que tu puisses toucher.
Pendant ce temps la fille, par sa mère épouvantée, est cherchée
en vain sur toutes terres, sous toutes mers. »*

Cyané et Aréthuse, Livre V, vers 409 – 439

Le mythe de Persée et Andromède

Andromède est la fille de Céphée, roi d'Éthiopie, et de Cassiopée. Sa mère commet l'erreur de se vanter de la beauté d'Andromède, prétendant qu'elle était plus belle que les Néréides (les nymphes de la mer). En colère, les Néréides demandent alors à Poséidon de punir l'insolence de Cassiopée. Pour apaiser la colère des dieux et sauver son royaume, Céphée est contraint de sacrifier sa fille. Persée découvre Andromède enchaînée près de la mer et est immédiatement épris de sa beauté. Pour la sauver, il utilise la tête coupée de Méduse, et pétrifie le monstre marin qui allait la dévorer. Persée et Andromède tombent ensuite éperdument amoureux l'un de l'autre.

*« Libérée de ses chaînes,
la fille s'avance, prix et cause de l'épreuve.
Lui, il lave d'eau puisée ses mains de vainqueur.
La tête aux serpents, il ne faut pas l'abîmer sur le sable dur,
il amollit le sol de feuilles et de petites branches nées sous l'eau
l'adoucit : il y pose le visage de Méduse, fille de Phorcys.
La petite brindille nouveau-née imbibée de moelle encore vive
prend la force du monstre, se durcit au toucher,
reçoit raideur nouvelle dans les branches et le feuillage.
Les nymphes de la mer veulent encore du miracle,
elles sont ravies, ça marche avec un tas de petites brindilles :
dures comme elles sont, elles les jettent dans l'eau.
Maintenant c'est le corail qui a pris cette nature,
touché par l'air il a pris la dureté, ce qui était
algue dans les mers devient par-dessus les mers pierre. »*

Persée et Andromède, Livre IV, vers 738 - 752

Anne-Sophie ATEK

ANGELUS

95 x 50 x 30cm, 2022

Dessin sur volume modelé, papier mâché (carton-papier-colle), plâtre, acrylique blanche, encre de chine

Anne-Sophie ATEK est une artiste plasticienne dessinatrice qui vit et travaille à Aix-en-Provence en France.

Dessiner donne du sens à la vie, à mon sens, je construis l'univers de tous mes possibles, à l'abri des courants, patiente et silencieuse j'avance dans l'Art bavard avec des outils simples encre de chine et papier, noir blanc et entre les deux, à la recherche d'un « je ne sais quoi » dans un jardin que je cultive avec passion. Ce travail que je vous propose pour cette exposition est un volume dessin sur lequel on peut retrouver le thème de la métamorphose : le papillon sphinx ornant l'habillage de cette tête ailée mutante, autonome avec ses jambes, personnage d'un monde imaginaire que je crée en 2 et 3D. Mi humain mi animal, mi bestiaire mi chimère, ce mélange de mondes ouvre la porte des songes lorsque l'on crée, même les monstres sont beaux et sacrés. Je n'oublie pas dans ma démarche de vie, le livre qui m'a donné l'envie de lire : Kafka La Métamorphose.

Anne-Sophie ATEK

Le dragon qui protège la toison d'or du père de Médée ? Pour dire la vérité, je ne le voyais tellement pas comme ça !

Une harpie ? Au livre XIII, vers 710, peut-être. Aëlle est une des harpies. Ce serait intéressant car cela permettrait de faire du lien avec Virgile, l'Enéide, puisqu'il s'agit ici de l'épopée d'Enée, de son périple aussi dangereux que celui d'Ulysse.

Voici comment Virgile les décrit au chant III de l'Enéide :

« Leurs traits sont d'une vierge ; un instinct dévorant De leur rapace essaim conduit le vol errant ; Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides, Qui, toujours s'emplissant, demeurant toujours vides, Surchargés d'aliments, sans en être nourris, En un fluide infect en rendent les débris, Et de l'écoulement de cette lie impure Empoisonnent les airs, et souillent la verdure. »

Traduction de Jacques Delille.

Marie COSNAY



Photo © Anne-Sophie Atek

« Une tempête sauvage se déchaîne, ballote les hommes ; on les reçoit dans les ports perfides des Strophades, où les terrorise Aëlle l'oiseau. Maintenant, le port de Dulichios, Ithaque, Samos, la maison de Nérите, le règne d'Ulysse le trompeur, ils les ont dépassés, ils voient celle pour qui les dieux ont combattu, Ambracia, ils voient un rocher, sous image de juge transformé, puis c'est Actium et maintenant, connu grâce à Apollon, ils voient Dodone, la terre qui parle, son chêne, ils voient le sein de Chaonie, où les enfants du roi Molosse ont fui, à tire-d'aile, un incendie impie. »

Les filles d'Orion, Livre XIII, vers 709 - 718

Armelle BLARY**AKTAION**

240 x 75 x 30 cm, 2019

Fil métal, toile coton, fil rouge

ARACHNÉ

23 x 35 x 35 cm, 2004

Tissu coton, ouate, fil

DAPHNÉ

90 x 40 x 55 cm, 2004

Tissu coton, ouate, fil

ECHO

50 x 30 x 30 cm, 2018

Structure métal, tissu coton, ouate, fil



Photos © Alain Hatat

Armelle Blary travaille et vit à Reims en France. Elle a commencé à créer dans les années 2000, après des études de Littérature.

Inspirée par les principes de métamorphose et d'hybridation, elle développe depuis plusieurs années un univers aux formes variées évoquant les constantes mutations de notre monde contemporain.

Le médium couture et les matériaux qui lui sont associés (fil, tissu, laine, canevas...) tiennent une place importante dans ce travail d'exploration. Des premiers Cousus des années 2000 jusqu'aux plus récentes créations, coudre cristallise chez l'artiste ce que le geste recèle de pouvoir inventif, transformateur, réparateur. Point après point, œuvre après œuvre, une odyssée cousue main se profile, avec ses héros et héroïnes, ses créatures inventées, ses scénarii, ses objets cultes. Armelle Blary renouvelle ainsi à chaque exposition un dialogue sans fin autour de ses thèmes favoris : l'amour, l'absence, la mort, la foi, la création.

Armelle Blary a participé à de nombreuses expositions, personnelle ou collective (France, Belgique, Autriche, Grèce, Chine, Brésil...). Ses œuvres sont présentes dans des collections privées (France, Angleterre, Australie, USA), et publiques (Musée des Beaux-Arts de Reims, Musée de la tapisserie d'Angers, France).

Actéon, Daphné, Echo et Arachné sont quatre héros des Métamorphoses d'Ovide. Ils ont en commun de perdre leur peau originelle pour une forme autre, de la plus éthérée à la plus repoussante. L'humanité en eux s'abîme au point de disparaître. Le chasseur Actéon est transformé en cerf pour avoir surpris Diane au bain. Il finira dévoré par ses chiens. Daphné échappe de justesse aux ardeurs d'Apollon par sa métamorphose en laurier. Echo se consumant d'amour pour Narcisse se dissout au point de ne conserver que sa voix. Arachné est punie par Athéna pour l'avoir défiée dans l'art du tissage : elle deviendra une araignée.

Ce qui me semble intéressant dans la restitution de ces drames en sculpture, c'est précisément de revenir au stade où existe encore cette humanité. Le tissu crémeux cousu de rouge - peau, sang - vient alors souligner la porosité entre les règnes. L'image créée serait le témoin de ce passage où la vie se hérisse, où la mort rôde, où les identités se brouillent en attendant un nouvel ordre des choses. Une métamorphose, dans son cours, concentre des énergies contradictoires, parfois violentes, entre chaos et structuration. Elle est en soi un lieu poétique, mouvant, insaisissable. Le lieu du vivant. Ovide capture admirablement ce flux dans son écriture. Comme il saisit sous les mots la force brute qui les anime, je cherche à restituer dans la tension d'une couture à vif, dans la forme complexe d'une créature mobile, le souvenir du bouillonnement créatif qui l'a vue naître.

Armelle BLARY

Photos © Alain Hatat

Il y a comme une femme, comme un corps humain, aux ramifications. Cette femme, cet être humain, pourquoi pas un homme, se prolonge, ou plutôt s'est déjà prolongé. Tout se passe comme si la métamorphose avait déjà eu lieu. Ce qui nous souffle peut-être que nous ne devenons que ce que nous sommes, ou étions, déjà. C'est une des interprétations possibles de ce qu'est une métamorphose, on y reviendra. Avec la femme-arbre, mettons que ce soit une femme, nous pensons à Daphné. Une métamorphose est une fuite, un exil. L'histoire, c'est qu'Apollon veut violer la jeune fille qui s'appelle Daphné. Elle s'échappe. Elle devient le laurier, qu'elle était déjà chez les Grecs, c'est à dire, en quelque sorte, pour les Romains, « à l'origine ». Daphné.

Où poussent des cornes, plus rien de l'humain, que ce soit du genre masculin ou féminin. Des jambes, du sang, des cornes, quelque chose qui flue, douloureux.

Bien sûr, nous pensons à Actéon, il a vu ce qu'il ne devait pas voir, la déesse toute nue. Ses propres chiens le lacèrent, transformé en cerf comme il est. Et ici, vraiment, il devient l'autre absolu de celui qu'il était. De chasseur, chassé.

Cela contredit exactement comme le fait Ovide tout du long des métamorphoses, l'idée même de métamorphose.

Je ne sais pas si les jambes de l'espèce de crabe peuvent évoquer celles qui étaient les bras du garçon changé en sorte de lézard, et pas de crabe, par Junon qui folle de douleur cherche sa fille Proserpine enlevée aux enfers.

Marie COSNAY

« Blessée, la déesse qui n'a pas tout bu, sur le garçon qui parle encore, jette l'orge mêlée au breuvage.

Le visage se tache, et où il porte des bras

il porte des jambes. Ajoute une queue à ses membres changés.

De format réduit, sans grand pouvoir de nuire,

il est tout serré, de taille plus petite qu'un petit lézard.

La vieille femme le regarde, pleure, veut toucher le miracle,

il la fuit, cherche les ténèbres, prend un nom

qui va avec sa couleur, corps étoilé de gouttes variées. »

Cyané et Aréthuse, Livre V, vers 453 - 461

Le mythe d'Actéon

Le mythe d'Actéon relate l'infortuné destin d'Actéon, un éminent chasseur. Lors d'une journée de chasse, il aperçoit Diane, la déesse de la chasse, alors qu'elle prend un bain. Cette intrusion involontaire dans le sanctuaire de la déesse provoque son courroux et offensée par cette indiscretion, Diane métamorphose Actéon en un cerf.

Plongé dans cette nouvelle forme, ses propres chiens de chasse, auparavant ses compagnons fidèles, sont incapables de le reconnaître. Aveuglés par leur instinct, ils s'acharnent sur lui, le pourchassent et, finalement, le dévorent.

« Elle prend ce qu'elle a : les eaux. Elle les puise, à la figure du garçon

les jette, arrose les cheveux d'ondes vengeresses

et ajoute ces mots, présages du désastre futur :

« Tu veux raconter que tu m'as vue sans voile ?

Si tu peux, raconte. » Elle ne menace pas plus.

Elle donne à la tête arrosée des cornes de cerf de longue vie,

elle donne au cou la longueur, fait pointer le bout des oreilles,

change les mains en pieds, les bras en longues

jambes et couvre le corps d'une peau tachetée.

Elle ajoute l'épouvante. Le héros fils d'Autonoé fuit

et en pleine course s'étonne de sa rapidité.

Quand il voit figure et cornes dans l'eau :

« Pauvre de moi », va-t-il dire, mais sa voix ne suit pas,

il gémit, c'est sa seule voix ; des larmes, sur ce visage

qui n'est pas le sien, coulent ; seul son esprit d'avant demeure.

Que va-t-il faire ? Rentrer à la maison, au palais royal,

ou se cacher dans les forêts ? La honte empêche ceci, la peur cela. »

Actéon, Livre III, vers 189- 205

Léa DOUSSIÈRE

SÉRIE ÉTUDE DE FONDAMENTALES, SANS TITRE

110 x 115 x 93cm, 2023

Ronces et colle à bois, sculpture par assemblage

En 2014, **Léa DOUSSIÈRE** intègre la classe préparatoire d'arts plastiques de Digne-les-Bains avec une culture naturaliste, liée à son histoire et à un Baccalauréat agricole et environnemental. Diplômée en 2020 de la Villa Arson, elle écrit un mémoire qui définit l'écologie à travers ses expériences intimes avec le vivant et qui l'a conduite à faire des recherches autour de l'anthropologie et de la philosophie contemporaine du vivant.

Léa Doussière vit dans le Haut-Var où elle poursuit un travail en lien avec son environnement. Elle participe à plusieurs expositions collectives, Construire sa prétendue, à la Villa Arson, (commissariat de Marie de Gaulejac) en 2021 et Yes Please, à la galerie L'Entrepôt à Monaco, sur (invitation de l'artiste Mouna Bakouli) en 2022. Une exposition personnelle dans l'espace public de Toulon et de la Seyne-sur-Mer s'est également déroulée en 2023 via le lieu d'art du Metaxu. En 2022, elle bénéficie d'une résidence de recherche dans le tiers-lieu de Sainte Marthe à Grasse et participe en mai 2023 à une résidence collective éco-féministe en Corse,

Etudes de fondamentales est une série de volumes qui a débuté en 2022 et qui continue à évoluer encore aujourd'hui. Cette série cherche à mettre en évidence la grande ressemblance entre les plantes et les arthropodes qui ont évolué afin de se fondre dans leurs habitats. Pour moi il est important d'effectuer le moins de gestes possibles pour représenter ces animaux, c'est-à-dire de ne pas imiter les détails de leurs corps avec de la matière mais de partir de ce qui existe déjà. La matière utilisée est morte. Souvent considérées comme des déchets, les branches deviennent de nouveaux corps.

Cette série correspond à une envie de partager la multiplicité du vivant en s'immergeant dans leurs formes et leurs couleurs et en observant les notions de fragilité et d'équilibre de ces êtres, puisque ici, ce sont des objets fragiles, dont l'équilibre et la tension dépendent de l'extrémité des pattes et des précautions prises dans leur manipulation et leur conservation.

Les volumes de cette série mesurent parfois quelques centimètres et ressemblent à des bijoux. Ils peuvent aussi faire 2 mètres de hauteur et se métamorphosent alors en cabanes et nous avançons dans cet univers, métamorphosés nous-mêmes en insectes ou enfants. Les créatures représentées ne sont pas forcément réalistes mais il me semble important de réinjecter dans le monde actuel de la fiction et des figures imaginaires. Les plantes et les arthropodes ont ce point commun de peu apparaître dans les mythes anciens qui nous sont parvenus alors qu'ils sont si importants dans le maintien de la vie.

Arachné bien sûr, et sa métamorphose rapide et cruelle, d'autant plus cruelle qu'elle est rapide.

Peut-être ajouter que ce qui a provoqué la colère d'Athéna, c'est que non seulement Arachné tisse mieux qu'elle, mais qu'elle tisse les violences que les dieux font aux hommes et aux femmes, surtout aux femmes, alors qu'Athéna, elle, avait tissé la gloire de ces mêmes dieux.

La fragilité de l'araignée réduite, dans l'œuvre de Léa Doussière, cette réduction à presque rien (6 pattes menues, pas de corps) alors que justement Arachné a été reine de l'interprétation, de la mimesis, de la complexité dans le dessin, est très ironique et tragique

Marie COSNAY



Photo © Léa Doussière

Le mythe d'Arachné

Arachné est une jeune Lydienne, la tisseuse la plus adroite du pays. Simple mortelle, elle ose défier Athéna de se mesurer à elle dans l'art du tissage, et brode sur un tapis les histoires d'amour scandaleuses des dieux, en particulier les libertinages de Jupiter. La déesse, vexée par l'art d'Arachné et par ses images condamnant les débauches divines, met en pièces le tissu, et punit sa rivale en la métamorphosant en araignée, l'animal qu'elle exècre le plus.

« La fille de Maéonie dessine Europe, trompée par l'image
d'un taureau. Tu dirais un vrai taureau, de vrais flots.
On voit Europe qui regarde les terres qu'elle quitte,
on la voit crier vers ses compagnes et craindre le toucher
de l'eau bondissante et relever ses pieds timides.
Elle fait aussi Astérie, prise par un aigle en lutte,
elle fait Léda, couchée sous les ailes d'un cygne,
elle ajoute, caché sous une image de satyre, Jupiter,
qui donne deux bébés à la très jolie fille de Nyctée.
Le voici Amphitryon avec toi, reine de Tirynthe, il prend,
il est or avec Danaé, feu pour jouer avec la fille d'Asopus,
berger avec Mnémiosyne, serpent bigarré avec la fille de Déo.
Toi aussi, Neptune, changé en taureau fou
de la fille d'Éole, elle te dessine ; sous visage d'Énipée
tu conçois les Aloïdes, bélier tu abuses de la fille de Bisalte
et elle t'a senti passer, blonde de cheveux, la mère très tendre des moissons,
elle t'a senti cheval et, avec sa crinière de coulevres, elle t'a senti oiseau,
la mère du cheval-oiseau, et elle t'a senti dauphin, Mélantho.
À chacun elle rend son apparence, aux lieux elle rend leur
apparence.

Voici Phæbus sous image de paysan,
avec une fois les plumes de l'épervier, une fois la peau d'un lion,
berger il joue avec la fille de Macarée, Issé,
Liber déguisé en grappe de raisin trompe Érigone,
Saturne en cheval donne vie à Chiron le Double.

Le bord de la toile, cerclé d'une fine frange,
montre des fleurs et du lierre tout entrelacés.
Pallas ne peut rien, la Jalousie ne peut rien
contre l'œuvre ; la mégère blonde se plaint de ce succès,
déchire l'œuvre de couleur, les crimes des dieux du ciel tissés,
elle tient la navette, venue du mont Cyrore et avec,
trois fois, quatre fois, frappe le front d'Arachné.
La malheureuse ne supporte pas. Désespérée, d'un lacet elle se noue
la gorge. Elle est pendue, Pallas a pitié et la soulage :
« Que tu vives, mais vives pendue, pauvre fille ! dit-elle.
Et cette même loi, cette peine, n'espère pas sur l'avenir,
je l'édicte pour toute ta famille, pour tes neveux lointains. »
Elle s'éloigne et l'arrose des suc d'une herbe d'Hécate,
aussitôt les cheveux touchés du triste poison
tombent, et avec eux le nez et les oreilles,
la tête devient minuscule, elle est toute petite de corps,
à son flanc des doigts maigres s'accrochent, comme des jambes,
tout le reste est ventre. Il lui reste pourtant de quoi
tisser, l'araignée travaille comme autrefois sa toile. »

Arachné, Livre VI, vers 103 - 145

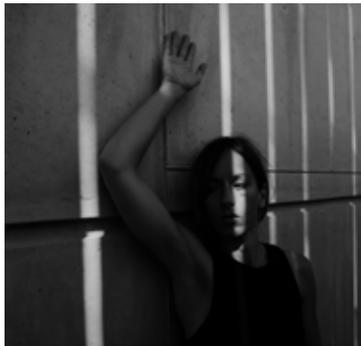
Solen DRAKE**KAFKA R**

Vidéo, 2023

Prises de vue © Ivry Serres

Interprétation © Solen Drake

Réalisation Montage © Solen Drake



Photos © Solen Drake

Solen DRAKE est une artiste pluridisciplinaire comédienne, danseuse, vidéaste chorégraphe et pédagogue. Elle puise son inspiration dans l'écriture chorégraphique contemporaine entre danse pulsative et théâtre de gestes ordinaires pour en extraire la poésie, le silence et cheminer vers une expérience du sensible.

La Médiathèque Charles Nègre se transforme pour le film « KAFKA R » en théâtre, lieu refuge mais aussi de perte pour ce personnage solitaire qui tente lors d'une ultime danse la conquête d'un espace et d'un temps révolu. Fuite soumise à des lignes, des courbes, des éléments architecturaux du lieu et du corps en mouvement. Incarné par une jeune femme sans parole, traquée, jusqu'au dernier souffle par la présence de la caméra subjective, architecte de cette danse autour de la théâtralité de la mort. Court métrage inspiré de la figure centrale du roman «La métamorphose», Gregor Samsa, mais aussi de l'écrivain Franz Kafka dont on célébrera le centenaire de sa mort en 2024. Entre l'homme et l'œuvre le miroir est tendu, l'on sait de sources sûres que la vie propre de l'auteur et ses vicissitudes ont fortement participé à l'édification de ce personnage horizontal, aplati qui ne doit, ni être vu, ni entendu. Roman marqué par les cycles, alternant cruauté et délicatesse, ombre et lumière. Mu par l'élan et la chute. Par la vie qui trouve un mur dans le silence de la mort.

Pour la réalisation l'économie de moyen est une nécessité mais aussi un choix, assumé et défendu. Minimalisme qui par analogie rejoint la sensibilité et l'esthétique» japonisante» de Franz Kafka. Attesté par ce dessin, en prologue du film, aux traits marqués par la finesse et l'absence de superflu.

Solen DRAKE

Coline RAMONET-BONIS

PEREIRAS VIVAS

300 x 200 cm, 2022

Lauzes, structures en métal, terre, matériaux divers

Coline RAMONET-BONIS est diplômée de la Villa Arson, à Nice. Elle vit et travaille entre Paris et Bruxelles où elle est actuellement résidente à l'Espace Triphasé.

En 2020, elle est lauréate du prix Jeune création Juvénars IESA. Son travail a depuis été montré à différents endroits à Paris (100% L'EXPO à la Villette ; Galerie de l'Appartement Étoile de Symrise ; Galerie IESA Arts&culture), à Nice (Centre d'art de Nice la Villa Arson ; La Station ; Galerie le Narcissio), à Bourges (Galerie la Transversale), à Bruxelles (en collectif Okay Confiance à l'Espace Triphasé).

Elle a également été invitée en résidence au Palais de Tokyo pour le programme de résidence Y.A.C.M.E, au Musée de la Collection Lambert à Avignon pour le programme de la DRAC Rouvrir le monde, ainsi qu'au tiers-lieu Sainte Marthe à Grasse.

Pereiras Vivas évoque des forces souterraines et surnaturelles. Du sol, émerge une épine dorsale minérale. Des lauzes se dressent et orchestrent leur métamorphose en une colonne vertébrale mystérieuse. Le dos de la terre semble alors se courber devant nous et sous nos yeux, le règne minéral tend à devenir animal.

La réflexion des métamorphoses, de nos corps vivants et non-vivants, est un sujet important de mon travail. Les métamorphoses sont faites de d'échanges, de legs, de transformations, de transitions, d'instabilités, d'adaptations, de résiliences et de promiscuités. M'intéressent tous ces tissages et échanges mutuels qui adviennent, inter-espèces et interrègnes, sans qu'on ne les perçoivent. Ces modifications imperceptibles de nos êtres qui nous transforment toujours un peu plus vers les chimères que nous serons et que nous sommes déjà, faits de toutes à la fois. Dans nos mondes trop aseptisés, contrôlés et capitalisés, la métamorphose constitue un acte politique, un désir de faire autrement à l'écoute des infimes propositions d'échanges et de mutations qui parviennent à se frayer un chemin jusqu'à nous. Un appel à se mélanger aux sueurs, sèves et baves d'autrui pour faire magma avec le monde.

Coline RAMONET-BONIS

J'ai tout de suite pensé à Cadmos, qui au livre III tue un serpent et qui au livre IV devient serpent. Il avait répandu au sol, pour en faire jaillir une semence, des dents de dragon-serpent-vipère. Ce qu'on voit sur le dos de l'espèce de montagne qu'on a là, c'est peut-être bien le souvenir des dents du dragon.

Ce qui m'intéresse ici, c'est d'abord la question de Cadmos, qui suggère l'idée qu'il y a une rationalité dans la métamorphose : une culpabilité, donc. Ou une punition sacrée (ce qu'on n'a pas avec Daphné, qui n'est coupable de rien mais victime, ce qu'on n'a pas non plus vraiment avec les os de la vieille terre, puisque même si le nouveau monde naît sur les ruines du premier dont les hommes n'ont pas été dignes, dans la croissance des pierres et leur transformation, il n'y a rien de l'ordre de la causalité, bien au contraire, c'est un mystère, sous forme d'oracle, de jeu de mot - les os de la Vieille Mère-, qu'on nous propose).

Autre chose : ce qui m'intéresse, c'est aussi la douleur de Cadmos. Toutes les métamorphoses ne sont pas douloureuses. Ici, on le voit pleurer. Ici, on entend la peine de sa femme. La nouvelle forme est celle d'un monstre. Qu'il dégage. Mais on sait, nous lecteurs, qu'il n'y a pas de marche arrière. La nouvelle forme est irrémédiable. C'est tout le tragique de la situation.

Et enfin : ce qui est remarquable dans le passage d'Ovide, c'est de voir la métamorphose en train de s'accomplir. Le présent, les adverbes (peu à peu) qui disent la durée, les verbes de sensation, de mouvement. Et cela contraste avec la forme (Pereiras vivas) qui elle, est déjà faite, formée, accomplie, inamovible.

Marie COSNAY



Photo © Coline Ramonet-Bonis

Le mythe de Cadmus

Cadmus, le fils du roi d'Éthiopie, part à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Après de nombreuses aventures et épreuves, il arrive enfin en Béotie, une région de la Grèce. C'est ici que Cadmus cherche à fonder une nouvelle cité. Il consulte un oracle pour savoir où il doit bâtir sa ville. L'oracle lui dit de suivre une vache et de fonder la cité là où la vache se reposera. Cadmus obéit et suit la vache, jusqu'à ce qu'elle se repose à l'endroit où se trouve une source. Cadmus décide alors de fonder la cité de Thèbes à cet endroit.

Cependant, la source est gardée par un serpent sacré, envoyé par Mars, le dieu romain de la guerre. Le serpent tue plusieurs des compagnons de Cadmus, mais lui-même parvient à tuer le serpent. Cadmus, roi de Thèbes, ainsi que sa femme sont ensuite transformés des années plus tard en serpent.

*« Était-il sacré, ce grand serpent, traversé de ma lance,
dit Cadmus, quand, après Sidon,
j'ai répandu sur le sol, en nouvelle semence, ses dents de Vipère ?
Si le souci des dieux est de le venger, à force de colère tenace,
pitié : que je sois serpent, tendu en un long corps. »
Il dit et aussitôt, serpent, s'allonge en un long corps,
il sent pousser sur sa peau dure les écailles,
son corps noir est tacheté de gouttes bleues,
il tombe sur la poitrine, tête en avant, et jointes en une seule,
peu à peu, ses jambes se tiennent en pointe arrondie.
Restent les bras et ces bras qui restent, il les tend
et des larmes coulent sur son visage jusque-là humain :
« Viens, ma femme, viens, ma très malheureuse, dit-il,
tant qu'il reste quelque chose de moi, touche-moi, reçois
ma main tant qu'il y a une main, le serpent n'a pas tout pris. »
Il veut parler plus, mais sa langue, soudain,
en deux morceaux se fend, les mots pour parler
ne viennent plus, chaque fois qu'il est prêt à lancer ses plaintes,
il siffle. Cette voix, la nature la lui a laissée.
Frappant de sa main sa poitrine nue, son épouse crie :
« Cadmus, reste ! Malheureux ! Dégage le monstre de toi !
Cadmus, qu'est-ce que c'est ? Où sont tes pieds ?
Où tes épaules, tes mains,
ta couleur, ton visage – et, au fur et à mesure que je parle, tout ?
Pourquoi pas moi, dieux du ciel ?*

28 *Pourquoi vous ne me changez pas en serpent ? »*

Isabelle VARLET

GANTS À MÉTAMORPHOSE: Le laurier – Les graminées

Environ 50 x 100cm chaque, 2023

Objets-sculptures à vêtir. Cuir tannage végétal, végétaux cueillis par l'artiste, fil poissé, élastique

SE DRESSER COMME UN ARBRE ET DANSER COMME UNE HERBE.

Performances du 31 mars et du 4 avril 2023.

Restitution vidéo. Durée totale : 14'06" Film Full HD

GANTS À MÉTAMORPHOSE – LE LAURIER ET LES GRAMINÉES

30 x 40cm, 2023

Photographies, tirages Lambda sur papier Fuji contrecollé sur Dibond



Isabelle VARLET est une artiste pluridisciplinaire, diplômée des Beaux-Arts de Marseille en 2006. Elle vit et travaille dans la région niçoise.

Sa pratique, partagée entre temps d'atelier et nomadisme, trouve son inspiration dans la marche, la connaissance des territoires et les rencontres. Au métier patient de la peinture et du dessin, répondent des gestes plus immédiats tels que la cueillette, l'empreinte, la photographie, et plus fluides comme la performance, le son, l'écriture.

Ses travaux questionnent notre relation intime ou collective à la nature et veulent saisir une émotion particulière de notre être au monde tout en abordant des sujets sociaux et environnementaux.

Ses œuvres sont régulièrement montrées lors d'expositions collectives et personnelles en France et elle a bénéficié de plusieurs résidences d'artistes soutenues par la DRAC pour lesquelles elle élabore des projets spécifiques en lien avec le territoire qui l'accueille.



Photo © Isabelle Varlet

Au cœur de la série des Gants à métamorphose, il y a des sculptures-objets fabriquées à partir de végétaux cueillis par l'artiste et de cuir qui ont nécessité une technique et un outillage particuliers. Ces gants ont été réalisés dans le but d'être portés lors de performances qui mettent en scène le corps de l'artiste dans un devenir végétal, en adoptant les postures et les mouvements de ces autres êtres vivants dont la particularité est de ne pouvoir se déplacer mais d'être conditionnés à leur milieu. Successivement le corps d'humaine se métamorphose donc en un arbre et en herbes hautes, vivant dans ses muscles la contrainte de la stature semi-statique d'un laurier, puis la souplesse des graminées qui ploient en vagues dans le vent.

Cette action poétique vise à expérimenter la liberté d'une nouvelle forme d'interaction avec les éléments. La métamorphose y est envisagée comme la possibilité d'explorer un rapprochement inter-espèces, une envie d'aller vers l'autre, un mouvement de mutation plus qu'un état jamais complètement atteignable.

Inspirées par les Métamorphoses d'Ovide, ces pièces souhaitent en garder la portée poétique en s'affranchissant d'une vision aliénante d'une transformation du corps qui apparaît dans les mythes comme imposée, subie, ou comme échappatoire. Par l'intermède des gants, qui peuvent être mis ou ôtés librement, la métamorphose devient choisie et réversible.

Isabelle VARLET

Vertumnus est le dieu des moissons. Vertumnus est, comme son nom latin l'indique, celui « qui tourne », verito. Les végétations se modifient, selon les mois, les saisons. Il peut se présenter en vieille dame, ou en jeune homme séduisant. Ce que je trouve très intéressant avec ce personnage « tournant », c'est qu'il est une métaphore, oui, des saisons et de la nature, mais aussi du poème, de l'œuvre, qui au fil des mots et de leur agencement, se transforme aussi. C'est au livre XIV qu'on rencontre Vertumnus, à partir du vers 625.

C'est une histoire d'amour qui nous est racontée, heureuse, cela n'est pas si souvent. L'histoire d'amour de Vertumnus, qui parle pour lui et pour sa loyauté, et s'adresse à Pomone, la nymphe des fruits, des vergers. La stabilité du dieu des moissons, alors qu'il est question de changement et de métamorphoses, l'union de ce qui sèche et de ce qui mûrit, me semble intéressant pour répondre à l'œuvre d'Isabelle Varlet.

Marie COSNAY

« Aucune n'aimait plus les petits des arbres,
de là son nom. Elle n'aime ni forêts ni fleuves,
mais la campagne, les branches qui portent les fruits délicieux.
Elle n'a pas une main à javelot, mais une main courbée pour la faux,
elle rase la végétation abondante, coupe ici et là les branches
qui poussent, dans l'écorce fendue greffe
un bourgeon, et fournit le suc à cette pousse étrangère.
Elle ne veut pas que les fibres courbes de la racine assoiffée
souffrent, elle les arrose d'eau courante.
C'est son amour, sa passion. Aucun désir de Vénus,
elle craint la violence des champs et ferme son verger,
elle en empêche l'accès aux hommes, les chasse.
Que n'ont pas fait les satyres, cette jeunesse qui aime danser,
et les Pans, cornes couronnées de pin,
et Silène, plus jeune toujours que son âge,
dieu qui terrifie les voleurs de sa faux et de son sexe,
pour avoir Pomone ? Vertumnus les dépasse en amour,
mais il n'est pas plus chanceux.
Combien de fois sous l'habit rude d'un moissonneur il porte
des épis de blé dans sa corbeille, image d'un vrai moissonneur.
Souvent, son front est entouré de foin nouveau,
et on le voit comme s'il avait retourné l'herbe coupée.
Souvent dans sa main calleuse il tient une badine, tu jurerais
qu'il a dételé des bœufs du joug.
On lui donne une faux, c'est un émondeur, un tailleur de vignes.
Le voici une échelle sur le dos, tu dirais qu'il cueille les fruits,
c'est un soldat avec un glaive, un pêcheur s'il prend un roseau,
et enfin, à force de figures il trouve une approche,
et il prend plaisir à la beauté qu'il contemple.

Le front couronné d'un turban peint,
appuyé sur un bâton, les cheveux blancs sur le front,
il imite une vieille dame et entre dans le jardin cultivé,
la vieille dame admire les fruits : « Que de richesses », dit-elle ;
elle donne de petits baisers à la fille louée, comme jamais
une vraie vieille dame ne donnerait. Bossue, la vieille dame s'assied à terre,
regarde les branches pliées sous le poids de l'automne.
Il y a un orme, en face, magnifique de grappes brillantes,
elle l'admire et admire la vigne qu'il a pour compagne.
« S'il était célibataire, ce tronc, sans palme,
il n'aurait que ses branches pour plaire.
Et elle, attachée par ses ceps, qui se repose sous l'orme,
si elle n'était mariée, elle traînerait à terre.
Tu n'es pas touchée par l'exemple de cet arbre ?
Tu fuis les noces, tu ne te soucies pas de te marier ?
Ah si tu voulais ! Hélène n'a pas été recherchée
par plus de fiancés, ni celle qui a déclenché les combats
des Lapithes, ni la femme timide de l'audacieux Ulysse.
Tu as beau fuir et refuser ceux qui te cherchent,
mille hommes te désirent, des demi-dieux, des dieux,
toutes les divinités qui tiennent les montagnes d'Albe.
Si tu es un peu sage, si tu veux faire un bon mariage, écoute
une vieille dame qui, plus que tous les autres,
plus que tu ne le crois, t'aime ; rejette les noces vulgaires,
choisis-toi pour compagnon de lit Vertumnus. Pour lui
je suis ta garante. Il ne se connaît pas mieux
que je ne le connais. Il n'erre pas à travers le monde, ici et là,
cultive ses grandes terres ; et il ne fait pas comme la plupart des fiancés,
dès qu'il voit une fille, l'aimer ; tu seras sa première et sa dernière
ardeur, à toi seule il dévouera ses années.
Ajoute qu'il est jeune, qu'il a un don naturel
de beauté, qu'il prend facilement toutes les formes.
Ce que tu lui ordonneras, tu peux tout ordonner, il le deviendra. »

Vertumnus et Pomone, Livre XIV, vers 625 - 686

Le mythe de Daphné

Daphné est une nymphe indépendante, dévouée à la chasse et à la vie sauvage. Apollon, charmé par sa beauté, tombe amoureux d'elle mais Daphné rejette ses sentiments. Un jour, Apollon poursuit Daphné à travers les bois pour la séduire. Effrayée, Daphné implore son père, le dieu du fleuve Pénée, de l'aider. En réponse à ses prières, elle est transformée en un laurier.

*« La fille n'a plus de forces, toute pâle et vaincue
de fatigue après la fuite vive, elle regarde les eaux du Pénée :
« Aide-moi, mon père, dit-elle, si vous les fleuves, vous avez ce pouvoir.
J'ai trop plu, perds ma figure, change-la. »*

*La prière à peine finie, une lourde torpeur envahit les bras,
doux, le sein est cerclé de fine peau,
en feuillages les cheveux, en branches les bras poussent,
le pied jadis si vif colle aux racines figées,
la tête est la cime, une splendeur demeure en elle,
Phoebus l'aime encore et, la main posée sur le tronc,
il sent son cœur palpiter sous l'écorce nouvelle
et embrasse les branches comme des bras ; de toute sa force
il donne des baisers au bois et le bois renvoie les baisers.
Alors : « Puisque tu ne peux pas être ma femme
tu seras mon arbre, dit-il. Ma chevelure te portera toujours,
laurier, ma cithare te portera, mon carquois te portera. »*

Daphné, Livre I, vers 543 - 568

Silvia VENDRAMEL**Blow#5**

27 x 26 x 24 cm, 2013

Verre soufflé, métal

Blow#2

25 x 17 x 18cm, 2013

Verre soufflé, métal



Née à Trévise (Italie) en 1972, diplômée de la Villa Arson en 1996. **Silvia VENDRAMEL** se dédie à la sculpture et à l'installation en utilisant un large éventail de matériaux (domestiques, industrielles ou naturels) qui varient en fonction du projet. Son attention se pose sur l'analyse de la nature même des éléments choisis: leur provenance/mémoire, la tension qui en jaillit et provoque entre eux des contacts, l'instabilité et la dimension transitoire de la matière.

En 2023, elle expose au MAD Murate Art District à Florence. Depuis une dizaine d'années, Silvia Vendramel participe à des projets de résidences et d'expositions à travers l'Italie, les Etats-Unis et le Canada notamment. En 2022, elle participe ainsi au projet de monument dédié à la mémoire de l'astrophysicienne Margherita Hack à la Casa degli Artisti à Milan.

Blows est le titre d'une série de sculptures composées par des objets domestiques en métal dans lesquelles je fais expanser le verre en le soufflant jusqu'à la limite de l'éclatement. Pendant son expansion le verre acquiert un mouvement autonome, inattendu et forcé par la structure métallique qui l'englobe. Le vide intérieur des objets devient donc solide et le verre se contracte contre les limites imposées.

La fragilité du dialogue entre le verre et le métal met en relation le geste (générateur et libérateur) de donner forme au vide. L'objet prend une nouvelle identité, modifiant sa relation émotionnelle et mnémorique avec son environnement.

Silvia VENDRAMEL

Deucalion et Pyrrha sont les deux survivants du déluge qui a puni les hommes de n'avoir pas voulu rester à leur place d'hommes. Quand les eaux redescendent, un oracle leur souffle de jeter derrière leur dos les os de la vieille Grand-Mère. Qu'est-ce à dire ?

J'ai pensé à Niobé, la femme-pierre, réduite. Je ne vois pas les larmes, pourtant. Et puis, moi, je voyais Niobé statue. Pas caillou. Pas caillou-végétation. Je crois que je pense plutôt aux os de la terre, les os de la vieille grand-mère - le jeu de mot que lance l'oracle à Deucalion et Pyrrha. Ces cailloux vont devenir des hommes, alors pourquoi pas des végétations, des feuilles et des branches.

Marie COSNAY**Le mythe de Deucalion et Pyrrha**

Lors du déluge dévastateur envoyé par les dieux pour punir l'humanité corrompue, Deucalion et Pyrrha sont les seuls humains jugés dignes d'être épargnés. Guidés par l'oracle de Thémis, ils comprennent que pour repeupler la Terre, ils doivent jeter derrière eux les os de leur vieille grand-mère. En suivant ce conseil énigmatique, ils jettent des pierres derrière eux, qui sont alors miraculeusement transformées en êtres humains. Ainsi, la Terre est repeuplée et l'humanité a une nouvelle chance de vivre en harmonie avec les dieux.

« Ou mon intelligence me trompe

ou les oracles religieux ne commandent jamais d'acte barbare.

La terre est une grande vieille mère. Les cailloux dans le corps de la terre, on peut les dire des os ; on nous ordonne de les jeter derrière notre dos. »

La fille du Titan est touchée de l'interprétation de son mari, elle doute pourtant de son espoir ; ils se méfient tous deux des conseils célestes ; mais quel danger à essayer ?

Ils s'éloignent, voilent leur tête, délaçant leur tunique et envoient derrière leurs pas les cailloux qu'on a dits.

Les pierres (qui le croirait, mais l'Histoire en témoigne) commencent à perdre leur dureté, leur rigidité ;

Métamorphose

2014 - 2023 : Œuvre interactive, visuelle et sonore
Scenocosme : Grégory Lasserre & Anaïs met den Ancxt

Photo © Scenocosme

*un peu de temps pour s'amollir, pour amollies prendre forme.
Bientôt elles grandissent, une plus douce nature
leur vient, de sorte, mais ce n'est pas évident, qu' on peut voir
une forme d'être humain, comme une ébauche dans du marbre,
imprécise, semblable à une statue brute
dont une part, avec un peu de suc, est humide
et faite de terre ; la forme nouvelle sert de corps.
Ce qui est solide et ne peut être fléchi se change en os,
ce qui était veine, sous le même nom, demeure.
En un bref instant, sous la volonté des dieux, les pierres
envoyées par les mains d'un homme prennent figure d'hommes,
du geste d'une femme une femme est réparée. »*

Deucalion et Pyrrha, Livre I, vers 391 - 413

Les spectateurs sont invités à toucher et explorer la profondeur du voile semi-transparent de cette installation interactive. Chaque appui de la main révèle des profondeurs différentes. L'exploration de cette peau symbolique et de ses différentes couches en profondeur révèle l'intimité d'un univers imaginaire. Les matières visuelles et sonores évoquent des univers profonds, méditatifs, à travers des substances organiques, liquides ou incandescentes.

Métamorphose crée une ambiguïté entre un espace physique réel, un espace virtuel matérialisé par le reflet d'un vrai miroir, et un espace virtuel généré par les vidéoprojections d'un dispositif numérique. Dans cette création sensorielle, les reflets réels se confondent avec les images virtuelles, donnent l'illusion d'une réalité déformée. A l'image d'une partition, les matières sonores suivent les différentes zones d'interaction. Enfin, lorsque plus personne ne touche le tissu, celui-ci se retend et les matières virtuelles disparaissent. Seul le reflet du spectateur reste visible.

Le couple d'artistes **Scenocosme** réunit **Grégory Lasserre** et **Anaïs met den Ancxt**. Ils détournent diverses technologies pour créer des œuvres d'art contemporaines. Ils développent la notion d'interactivité, par laquelle l'œuvre existe et évolue grâce aux relations corporelles et sociales des spectateurs. Ils réalisent d'étonnantes hybridations entre technologies et éléments vivants ou naturels (végétaux, humains, eau, bois, pierres...). La plupart de leurs œuvres interactives perçoivent diverses relations invisibles entre les corps et l'environnement. Ils rendent sensibles les variations énergétiques infimes des êtres-vivants en proposant des mises en scène interactives où les spectateurs partagent des expériences sensorielles extraordinaires. Leurs œuvres sont présentées dans de nombreux musées, centres d'art contemporain et festivals d'art numérique dans le monde.



Leurs installations artistiques ont notamment été exposées au ZKM Centre for Art and Media Karlsruhe (Allemagne), au Musée des beaux-arts de la Nouvelle-Écosse (Canada), au Daejeon Museum of Art (Corée), au National Centre for Contemporary Arts (Moscou), au Contemporary Art Museum Raleigh (USA), au Bòlit Centre d'Art Contemporani (Girona); dans de nombreuses biennales et festivals internationaux : Art Center Nabi / INDAF (Séoul), Biennial International Experimenta (Australie), Futuresonic (UK), BIACS3 Biennial International of Contemporary Art (Seville), NAMOC National Art Museum of China / TransLife Triennial of Media Art (Pékin), WRO (Pologne), FILE (São-Paulo), ISEA International Symposium on Electronic Art (2009 Belfast, 2011 Istanbul, 2012 Albuquerque, 2013 Sydney), EXIT, VIA, Lille3000, Ososphere, Scopitone, Seconde nature (France)... lors d'événements importants : Exposition universelle (Shanghai), Nuits Blanches (Toronto, Halifax, Singapour, Bruxelles, Brighton, Amiens, Segovia, Bucarest), Fête des lumières (Lyon)... ainsi que dans plusieurs centres d'art : MONA (Australie), MUDAC, Fondation Claude Verdan (Lausanne), Musée Ianchelevici (Belgique), Kibla (Slovénie), Banff Centre (Canada), la Villa Romana (Florence), Utsikten Kunstsenter (Norvège), Watermans (UK), Centre des arts d'Enghien-les-Bains, La Gaîté Lyrique (Paris) etc.

Médiathèque Charles Nègre, Place du Lieutenant Georges Morel 06130 GRASSE
Tél. 04 97 05 58 63



www.mediatheques.grasse.fr



bibliotheque@ville-grasse.fr



[@bibliotheques.grasse](https://www.facebook.com/bibliotheques.grasse)